

Recensions

Quelques livres sur la Seconde Guerre mondiale

☞ Nazisme et occultisme La thèse de Goodrick-Clarke

Nazisme et occultisme : ce thème a déjà inspiré un bon nombre d'auteurs farfelus. Mais cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas anguille sous roche (comme on dit couramment : il n'y a pas de fumée sans feu).

Le professeur Jean-Claude Lozac'hmeur nous livre ici sa lecture de la thèse du chercheur allemand Nicholas Goodrick-Clarke sur ce sujet (thèse dont la traduction française a été publiée par une maison elle-même très engagée dans l'occultisme : Pardès ; on ne sait trop si c'est pour se dédouaner, ou, au contraire, pour s'achalander).

Le sel de la terre.

Introduction

EN 1985 paraissait en Grande-Bretagne un ouvrage de Nicholas Goodrick-Clarke intitulé *The Occult Roots of Nazism (Les racines occultes du Nazisme)*. Il s'agissait d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université d'Oxford et dont une traduction française a été publiée en 1989 aux éditions Pardès. L'auteur, un germaniste diplômé en sciences politiques et économiques, y examine en historien les affirmations de cer-

tains livres à succès¹ selon lesquels le national-socialisme serait sorti de sociétés secrètes inféodées à un pouvoir caché qui contrôlait Hitler. Pour mener à bien son enquête, ce chercheur a consulté plusieurs centaines d'articles et d'ouvrages de première main. Il en résulte un exposé bien écrit, bien construit, globalement fiable, et dont on ne saurait trop recommander la lecture (même si ce spécialiste, universitaire « bon teint », ne tire pas toujours toutes les conséquences des faits qu'il met en lumière).

Pour démonter le mécanisme qui a abouti à l'émergence de ce système monstrueux, Nicholas Goodrick-Clarke s'efforce de suivre l'ordre logique et chronologique des événements et des faits. La première partie (p. 11-43) est consacrée à l'arrière-plan idéologique des années 1880-1910 en Allemagne, la deuxième partie (p. 47-174) présente les principaux auteurs et vulgarisateurs de la doctrine ésotérique à l'origine du nazisme, la troisième partie (p. 177-284), la plus importante, est consacrée à la mise

1 — Notamment : *Le Matin des magiciens* (1960) de Louis PAUWELS et Jacques BERGIER ; *Ave Lucifer* (1970) d'Élisabeth ANTEBI ; *Occult Reich* (1974) de J.H. BRENNAN.

en œuvre politique, qui comporte deux volets :

- la création de sociétés secrètes et de leurs prolongements, les partis nationalistes,
- l'intervention d'hommes-clés, principalement Hitler et Himmler.

Des appendices, des illustrations et une bibliographie abondante complètent ce travail trop peu connu dont l'analyse qui suit ne saurait épuiser la richesse.

L'arrière-plan idéologique

Deux éléments sont à considérer ici : le pangermanisme et la vogue de l'occultisme dans les pays de langue allemande à la fin du XIX^e siècle.

Le pangermanisme

Idéologie visant, comme son nom l'indique, à regrouper dans un même état tous les peuples d'origine allemande, le pangermanisme était particulièrement répandu en Autriche. Au nombre de dix millions en 1910, les Allemands ne représentaient que 35 % de la population de l'Empire austro-hongrois, le reste étant constitué de Hongrois, de Polonais, de Ruthènes, de Tchèques, de Roumains, de Slovènes, d'Italiens, de Croates et de Serbes. Le pangermanisme prit son envol avec Georg von Schönerer (1842-1921) qui, à l'occasion de décrets linguistiques favorables au tchèque, sut exploiter le mécontentement latent. Depuis longtemps, du reste, il avait engagé

la lutte contre l'Église catholique en laquelle il voyait un corps étranger à la civilisation germanique.

Reviviscence occultiste dans les pays de langue allemande (1880-1910)

L'occultisme dont il est question ici est essentiellement le théosophisme, à la fois courant de pensée et mouvement formé autour des écrits d'une Russe, Hélène Pétrovna Blavatsky (1831-1891). Passionnée de spiritisme, elle fonda en 1875 à New York la Société Théosophique. Elle séjourna en Inde où elle transféra le siège de la Société. Elle fit savoir qu'elle avait reçu d'initiés indiens des révélations portant sur le passé et l'avenir de l'humanité. C'est à Madras en 1888 qu'elle écrit *La Doctrine secrète*, ouvrage dans lequel elle donnait à son système une formulation plus rigoureuse qu'elle ne l'avait fait jusque-là et d'où dérive, en dernière analyse, le nazisme :

Selon Mme Blavatsky, notre planète traversait le quatrième cycle cosmique et l'humanité actuelle représentait la cinquième race-mère d'une « période mondiale » ; elle inaugurerait donc un processus de restauration spirituelle. La cinquième race-mère était appelée race aryenne et elle avait été précédée par les Atlantes, quatrième race-mère, qui avaient presque tous péri dans le déluge qui avait submergé leur continent situé au milieu de l'Atlantique. [p. 29]

A partir de 1892, des textes sacrés indiens et ses propres écrits parurent dans la revue *Lothusblüther*

(Fleurs de lotus) qui diffusa les idées du mouvement. Ce fut la première publication en langue allemande à arborer le svastika théosophiste sur sa couverture.

Origines de la doctrine : les occultistes autrichiens

Guido von List (1848-1919)

List fut le premier écrivain populaire à combiner l'idéologie völkisch (nationaliste et antisémite) avec l'occultisme et le théosophisme.

Il naquit à Vienne le 5 octobre 1848. Son père, Karl List, était bourrelier. Le fils devait plus tard s'auto-anoblir en ajoutant à son nom la particule. La famille List était catholique. Un incident de jeunesse révèle l'attitude véritable du personnage à l'égard du christianisme. En 1862 (il avait quatorze ans), lors d'une visite de la cathédrale Saint-Étienne, à Vienne, il s'agenouilla devant les restes d'un autel païen et jura de construire plus tard un temple au dieu Wotan. Très tôt, il manifesta son intention de devenir écrivain. Il tint parole. Son premier roman, *Carnuntum*, parut en 1888 et remporta un grand succès dans les milieux nationalistes allemands. Il y décrivait la lutte victorieuse, au IV^e siècle, des tribus germaniques installées en Autriche contre les troupes chrétiennes de l'occupant romain. De 1890 à 1900, parallèlement à son activité de romancier, List apporta son soutien à la cause pangermaniste par des conférences et des pièces de théâtre.

Mais en 1902 se produisit un changement fondamental de son orientation idéologique : des notions occultistes se mêlèrent à sa représentation de l'ancienne religion germanique. Six ans plus tard était fondée une Société List qui avait pour but de diffuser les travaux du « savant ». Elle comportait un cercle d'initiés, le H.A.O. (Hoher Armanen Orden : « Ordre Supérieur des Armanes »).

Son influence, à long terme, fut incontestable puisque certains de ses membres, vers 1935, surent convaincre Heinrich Himmler et participèrent à l'élaboration du rituel de la S.S.

Affaibli par les privations de la guerre, List mourut le 17 mai 1919 dans un hôtel de Berlin. Une notice nécrologique fut publiée dans le *Münchener Beobachter*, journal nationaliste qui allait devenir l'année suivante l'organe officiel du Parti Nazi.

Le système de List

Le système de List comportait trois éléments :

- Le wotanisme
- L'Armanenschaft
- Le millenium.

1. - Le wotanisme

List prétendait que les anciens Germains avaient rendu un culte ésotérique au dieu Wotan, culte qui aurait comporté des initiations aux mystères de la nature. Dans un article paru en 1899, il suggérait que le

Svastika était un symbole aryen sacré car il représentait le *Feuerquirl* [tourbillon de feu] grâce auquel

Mundelföri [le dieu des origines] avait transformé le chaos en cosmos [p. 73].

Dans les années qui suivirent, List adhéra de plus en plus résolument au théosophisme de Madame Blavatsky en identifiant les Germains à la cinquième race de son système.

2. – *L'Armanenschaft*

C'est en interprétant de façon erronée un passage de Tacite dans *La Germanie*¹ que List en vint à affirmer que trois peuples mentionnés par l'historien romain correspondaient aux castes de la nation « aryo-germanique ». Pour lui en effet les *Ingaevones*, les *Hermiones* et les *Istaevones* – notions en réalité purement géographiques – représentaient respectivement les agriculteurs, les intellectuels et les guerriers. La caste des intellectuels, selon lui des « prêtres-rois », enflamme l'imagination de List.

Il transforma le mot « Hermiones » en « Armanen », terme qui signifiait dans son esprit « héritiers du soleil-roi », et ce clergé antique reçut le nom collectif d'« Armanenschaft ». [p. 80].

Cette caste, qui avait joui de privilèges et possédait un statut sacré, aurait été détruite par l'Église de Rome. Mais avant de disparaître, « les prêtres-rois des origines avaient confié leurs connaissances aux rabbins de Cologne, au cours du huitième siècle, afin qu'elles puissent survivre aux persécutions chrétiennes. Les rabbins avaient ensuite consigné ces secrets dans

des livres kabbalistiques dont, ultérieurement, on avait cru qu'ils représentaient une tradition mystique juive » (p. 88). Emporté par sa logique intrépide, List en vint à se référer constamment à ceux qu'il considérait comme les héritiers de l'Armanenschaft, à savoir les kabbalistes, les Templiers, les Rose-Croix, les alchimistes, les francs-maçons et les magiciens de la Renaissance, au premier rang desquels figurait l'allemand Johann Reuchlin dont il prétendait être la réincarnation. Mieux : décrivant l'élitisme de la société aryenne originelle (conception qui devait être reprise par les S.S.), il affirmait qu'elle reposait « sur l'Arbre de Vie kabbalistique. Ce système, composé de dix degrés initiatiques, devait servir de base à l'ordre nouveau » (p. 90).

3. – *Le millenium allemand*

List proclamait qu'une ère de prospérité de mille ans approchait pour le peuple allemand. Il répétait que la situation défavorable qui était la sienne était l'œuvre de puissances maléfiques, essentiellement celles des chrétiens et des juifs. Il citait souvent un passage de la *Völuspá* (chant prophétique de l'Edda) annonçant l'arrivée d'un « *Starker von oben* » (un homme puissant venu d'en haut), véritable messie germanique qui inaugurerait un nouvel Age d'Or. Nicholas Goodrick-Clarke remarque à ce propos :

De ses calculs basés sur « les lois cosmiques et astrologiques », List déduisait que les années 1914, 1923 et 1932 étaient des jalons particulièrement importants conduisant au millenium armanique. Il accordait une attention toute spéciale à 1932,

1 — TACITE, *Germanie*, II.

car c'est cette année-là, pensait-il, qu'une force divine s'emparerait de l'inconscient collectif du peuple allemand [p. 126].

Ce n'était pas si mal vu puisque c'est en 1933 que Hitler devint chancelier. Quant à 1914... Une autre « prophétie » annonçait l'Anschluss qu'elle présentait comme une des conséquences de l'Age d'Or : l'Allemagne et l'Autriche seraient réunies « en un royaume théocratique pangermanique où les intérêts non germaniques n'auraient aucune place » (p. 93).

Jörg Lanz von Liebenfels (1874-1954)

Jörg Lanz von Liebenfels naquit en 1874 à Vienne-Penzing. Il était fils d'un maître d'école. En 1893, il entra comme novice à l'abbaye cistercienne de Heiligenkreuz. Il étudia les langues orientales. L'élément décisif de son existence fut la découverte, dans son couvent, d'une tombe représentant un chevalier piétinant une bête à tête humaine dont il fit plus tard le symbole des races inférieures.

En 1899, à vingt-cinq ans, il quitta le monastère et se maria. En mêlant des conceptions racistes aux Écritures, il élaborait une doctrine dualiste qui assimilait la race aryenne au principe du Bien et les autres races à celui du Mal. La race aryenne était caractérisée selon lui par les yeux bleus et les cheveux blonds. En 1904, il publia son ouvrage de base : *La Théozoologie ou les singes de Sodome*. Il y décrivait le royaume de Satan comme ayant

pour origine Adam, le « premier Pygmée » qui avait engendré une race mi-animale. Les dieux dont descendaient les Germains (les « Theozoa ») étaient d'une essence supérieure, distincte de l'engeance adamique (les « Anthrozoa »).

Les lois de la nature réclamaient donc que l'on mette un terme à l'influence des races inférieures en les exterminant ou en les stérilisant.

Lanz imagina donc des couvents eugénistes (*Zucht-Klöster*) où des reproductrices pourraient s'unir à des Aryens au sang pur. Cette idée fut reprise plus tard par Himmler. Lanz affirmait lui aussi que pour permettre le retour de l'Age d'Or des Aryens, un conflit apocalyptique serait nécessaire. On voit que le programme nazi se trouvait déjà en germe dans ses écrits. A cela rien d'étonnant car, pour diffuser ses idées, il avait créé sa propre revue *Ostara*, du nom de la déesse germanique du printemps. Parmi ses abonnés se trouvait... Adolphe Hitler, qui lut une grande partie de la collection (p. 275-277).

Autres groupes aryosophistes ¹

Parmi les innombrables sociétés de pensée et groupes ésotériques nationalistes, deux sont signalés comme particulièrement importants :

1. — La « Société de l'Edda » créée en 1925 par Rudolf John Gorsleben (1883-1930) à laquelle

¹ — Le lecteur l'aura compris : le terme renvoie aux organisations occultistes revendiquant l'héritage mythique du « peuple aryen ».

était associée une religion à mystères.

2. — Le « Cercle Svastika » d'Herbert Reichstein, un groupe berlinois d'occultistes formé vers 1920. En 1924 vint s'y agréger un personnage très actif, Gregor Schwartz-Bostunitsch, un émigré russe

que son expérience directe de la révolution avait conduit à un anti-bolchevisme virulent joint à une croyance résolue en une conspiration juive mondiale [p. 238].

La mise en œuvre politique

L'auteur montre le lien étroit qui existait entre les sociétés secrètes et les partis politiques qui leur servaient de devanture. Trois organisations secrètes ont particulièrement retenu son attention : l'Ordre du Nouveau Temple, le Germanenorden et la Société Thulé.

L'ordre du Nouveau Temple (*Ordo Novi Templi*)

Il fut fondé par Lanz von Liebenfels qui, sous l'influence des romans du Graal, s'était passionné pour les Templiers. Son rituel était calqué sur la liturgie catholique. Un club politique au nom transparent de *Lumenclub* fut créé en 1932. Il eut

son propre bulletin, organisa des conférences et fut un refuge et une pépinière pour le Parti Nazi, illégal en Autriche, dans les années qui précéderent la chute de la République et l'*Anschluss* en mars 1938 [p. 170].

L'O.N.T. et son bras politique furent supprimés par la Gestapo en 1942 en application d'un édit du parti visant de nombreuses sectes.

Le Germanenorden

L'histoire du Germanenorden est complexe. Du point de vue idéologique, l'organisation est proche des conceptions de List. C'est aux environs de 1910 que certains nationalistes eurent l'idée de créer une organisation secrète sur le modèle des loges maçonniques. Persuadés que l'influence des Juifs dans la société allemande était le résultat d'une conspiration universelle, ils considérèrent que le bras séculier de cette dernière était la franc-maçonnerie, laquelle ne pouvait être combattue victorieusement que « par une organisation antisémite similaire » (p. 182). Dans une lettre de 1911, l'un de ses membres, Johannes Hering, déclare à Stauff, autre figure de proue de l'organisation

qu'il était franc-maçon depuis 1894, mais que cette « ancienne institution germanique » avait été corrompue par les idées des Juifs et des parvenus : il en concluait qu'il serait avantageux pour les antisémites de procéder à la renaissance d'une loge aryenne [p. 183].

L'année suivante vit le Germanenorden se répandre dans le nord et l'est de l'Allemagne. A partir de 1916, le bulletin officiel de l'ordre porta sur sa couverture « un svastika aux branches courbes, superposé à une croix » (p. 186).

En octobre se produisit un schisme lourd de conséquences.

Une nouvelle branche fut fondée dite « du Saint-Graal » qui avait à sa tête Herman Pohl, un chancelier mécontent d'avoir été démis de ses fonctions. On retiendra de cette organisation qu'elle eut comme membre Rudolf von Sebottendorf.

Rudolf von Sebottendorf
(1875-1945) et la Société Thulé

La Société Thulé joua un rôle capital dans la naissance du nazisme. Celui qui se faisait appeler Baron Rudolf von Sebottendorf était né le 9 novembre 1875 à Hoyerswerda, au nord-est de Dresde. Il avait pour père Ernst Rudolf Glauer, conducteur de locomotive. Il eut une vie d'aventurier. Arrivé à Alexandrie en juillet 1900, dès octobre il était surveillant des domaines anatoliens de Hussein Pacha, un riche propriétaire turc au service du Khédive ou vice-roi d'Égypte.

En Turquie,

à Brousse, il fit la connaissance de la famille Termudi, des Juifs grecs de Salonique. Le père s'était retiré des affaires pour se consacrer à l'étude de la Kabbale et à la réunion de textes alchimiques et rosicruciens, tandis que son fils aîné Abraham dirigeait leur banque à Brousse et qu'un frère cadet s'occupait d'une succursale à Salonique [...] . Les Termudi étaient francs-maçons et appartenaient à une loge, peut-être affiliée au Rite français de Memphis, qui avait essaimé au Levant et au Moyen-Orient. Glauer fut initié dans la loge par le vieux Termudi et hérita par la suite de sa bibliothèque occultiste. Dans l'un de ces livres, Glauer découvrit une note de Hussein Pacha, décrivant les exercices

mystiques secrets des alchimistes islamiques [p. 197],

sujet sur lequel il écrivit plus tard un livre ¹.

Il quitta provisoirement la Turquie pour l'Allemagne où sa présence est signalée en 1902 et 1903.

Attiré par la révolution Jeune Turc, il était à Constantinople vers la fin de 1908. Son second séjour devait durer quatre ans. Il semble qu'il ait donné des conférences sur l'ésotérisme à Pera où il habitait, puis fondé une loge mystique en décembre 1910. En 1911, selon ses dires, il aurait acquis la nationalité turque et se serait fait adopter par un baron expatrié, Heinrich von Sebottendorf. Il prit part à la seconde guerre balkanique (octobre-décembre 1912) au cours de laquelle il fut blessé, dans les rangs de l'armée turque. Au début de 1913, il s'installait à Berlin. On est mal renseigné sur ses activités durant la première moitié de la Grande Guerre. Ce qui est certain, c'est qu'en Bavière, en 1916, il découvrit le Germanenorden. Il adhéra à la branche schismatique fondée par Herman Pohl et fut élu Maître de la Province. Très résolu, il organisa jusqu'en juillet 1918 des réunions dans son appartement de Munich. Il avait choisi pour l'Ordre le nom de Société Thulé afin de détourner les soupçons des partis de gauche. Le terme lui-même désignait la terre la plus septentrionale qu'avait découverte le géographe grec Pythéas (vers 300 avant J.C.). Les aryosophistes l'identifiaient à l'Islande.

1 — *Die Praxis der alten türkischen Freimaurerei, Der Schlüssel zum Verständnis der Alchimie*, Leipzig, 1924.

L'organisation joua un rôle-clé dans les événements qui allaient suivre. Dans un livre au titre audacieux publié en 1933 [*Avant que Hitler n'advînt : les premières années du mouvement nazi* ¹], Sebottendorf donne des détails sur ses activités à cette époque :

Les membres de la Société Thulé furent les gens vers lesquels Hitler se tourna d'abord, et qui se rallièrent les premiers à lui. Les forces du futur Führer comprenaient – outre la Société Thulé elle-même – le *Deutscher Arbeiterverein* [l'Union des Travailleurs Allemands], fondé dans la Société Thulé par le frère Karl Harrer à Munich, et le *Deutsch-Sozialistische Partei* [le Parti Socialiste Allemand], dirigé par Hans Georg Grassinger, dont l'organe était le *Münchener Beobachter* [L'Observateur munichois]. De ces trois groupements, Hitler fit le *Nationalsozialistische Arbeiterpartei*. ²

Bien que visiblement étonné par un document aussi explicite, Nicholas Goodrick-Clarke n'en conteste pas la validité :

Reginald Phelps – écrit-il –, qui a examiné en détail ces déclarations sur la base d'archives et de récits indépendants, conclut que ce que Sebottendorf prétend n'est pas dépourvu de substance [p. 208].

Mais là ne s'arrête pas la contribution de la Société Thulé à la réaction nationaliste. Le groupe de combat qu'elle avait formé prit part à la lutte victorieuse des Blancs, du 30 avril au 3 mai 1919, contre les communistes qui occupaient Mu-

nich. Du fait, semble-t-il, d'une négligence de Sebottendorf, sept des membres de la loge furent pris comme otages par les Rouges et fusillés. Bénéficiant désormais de l'auréole du martyr, la Société Thulé et le Germanenorden virent leur influence croître, ce qui facilita les progrès des mouvements extrémistes de droite. Hitler prit contact avec le DAP (*Deutscher Arbeiterpartei*, Parti des Travailleurs Allemands, autre nom du *Deutsche Arbeiterverein*) lors de la réunion du 12 septembre 1919. Envoyé comme espion par l'armée, il s'introduisit dans le groupe dont il prit très vite les rênes. Il rédigea sans tarder un règlement interdisant tout « gouvernement parallèle » par un « cercle ou une loge ». De fait le « frère » Harrer fut exclu du bureau en janvier 1920. Quant à Sebottendorf, chassé de la Société Thulé en juin 1919 à la suite de l'affaire des otages, il disparut de la scène politique. Il voyagea beaucoup, revint à Munich en 1933 mais tomba en disgrâce auprès des autorités nazies malgré (ou à cause de ?) son livre. De retour en Turquie, il fut employé par les services secrets allemands et se suicida le 9 mai 1945 en se jetant dans le Bosphore.

Les hommes politiques

Nicholas Goodrick-Clarke minimise l'influence des cercles ésotériques dans l'essor du nazisme : « Eckart et Rosenberg, affirme-t-il, ne furent rien de plus que des hôtes de la Société Thulé au temps de sa splendeur, et il n'y a aucune preuve

¹ — *Bevor Hitler kam : Urkundliches aus der Frühzeit der nationalsozialistischen Bewegung.*

² — *Ibid.*, p. 3 et sq., cité par N. GOODRICK-CLARKE, p. 207-208.

qui permette d'associer Haushofer avec ce groupement » (p. 305).

Mais les deux hommes qui travaillèrent le plus efficacement à faire entrer dans la réalité le programme des loges aryosophiques furent incontestablement Hitler et Himmler. La question qui se pose est celle-ci : étaient-ils eux-mêmes occultistes ?

En ce qui concerne Hitler, sa réponse est résolument négative. Aucun document n'a été retrouvé montrant des liens entre lui et le Germanenorden ou tout autre groupe nationaliste avant la Première Guerre mondiale. Il n'y a pas de preuve non plus qu'il ait fréquenté la Loge Thulé. Le carnet des réunions « tenu par Johannes Hering mentionne la présence d'autres chefs nazis entre 1920 et 1923, mais jamais Hitler lui-même » (p. 281).

En revanche il est établi par une déclaration de Lanz von Liebenfels lui-même, recueillie le 11 mai 1951, que Hitler rendit visite à ce dernier au siège d'*Ostara* à Rodaun en 1909 et reçut de lui gratuitement les numéros qu'il demandait (p. 272-273). Les faits montrent que le futur dictateur fut profondément influencé par les idées diffusées par l'ancien moine. Par ailleurs, on ne peut exclure absolument qu'il ait été membre, à un moment au moins de son existence, d'une organisation ésotérique, puisque – comme le reconnaît Nicholas Goodrick-Clarke (p. 278) – un des premiers nazis, le docteur Steininger, lui dédiait ainsi en 1921 un Traité de Tagore sur le nationalisme : « Pour Adolf Hitler, mon cher frère armane ».

En ce qui concerne Himmler (1900-1945), les influences occultistes sont plus nettes. L'organisation SS sort directement des rêves de Guido von List et de Lanz von Liebenfels. Fut-il initié lui-même ? On ne le sait pas. Ce qui est certain, c'est qu'il eut pour conseiller un illuminé, Karl Maria Willigut (1866-1946), véritable « Raspoutine nazi » qui sombra dans la folie et dut être relevé de ses fonctions (p. 267).

Au total, un livre à lire...

La présente analyse amènera peut-être nos lecteurs à prendre connaissance par eux-mêmes de cet ouvrage qui dévoile l'action de la gnose dans l'histoire contemporaine. Mais notre recension serait incomplète si elle ne signalait les défauts de la thèse de Nicholas Goodrick-Clarke. Quelque brillante qu'elle soit, elle appelle des réserves. Sur le plan scientifique d'abord, car elle est incomplète. Traitant d'une idéologie qui revendiquait hautement l'héritage des « Aryens », elle passe sous silence un siècle de recherches dans le domaine des études indo-européennes. Or ces dernières confirment la tripartition de la société préhistorique postulée par les aryosophistes. Pyramidale, elle comportait bien – sauf exceptions « régionales » – trois classes : les prêtres, les guerriers et les producteurs. Mais, de façon inattendue, ces mêmes études indo-européennes ruinent les prétentions des théoriciens du nazisme en démontrant que les peuples de langue allemande sont, avec les Slaves, les plus mal placés pour

revendiquer l'existence, chez leurs lointains ancêtres, d'une classe telle que l'Armanenschaft.

Ce fait est devenu clair à l'heure actuelle – écrit un spécialiste comme Julien Ries¹ – les sociétés du monde germanique ne sont pas dirigées par un ordre sacerdotal. Ici la découverte de Vendryes est importante : l'absence de tout un vocabulaire religieux chez les Germains, « des termes mystiques comme ceux qui désignent la foi dans l'efficacité de l'acte sacré (sanscrit *shraddha*, latin *credo*, irlandais *cretim*), la pureté rituelle et morale, l'exactitude rituelle, l'offrande du dieu et l'agrément du dieu, la protection divine, la prospérité, le mot signifiant la récitation des formules, des noms d'hommes chargés de fonctions sacrées, plusieurs noms de dieux, ne survivent ainsi que sur les deux marges opposées, aux deux extrémités du domaine recouvert par les langues indo-européennes » (DUMÉZIL, *Mythes*, 1939, p. 5). Dumézil se posait la question : d'où vient cette absence d'un corps sacerdotal bien constitué chez les Germains ? Il n'y a pas de réponse claire.

Le même manque de curiosité pour tout ce qui n'était pas sa discipline au sens strict a conduit notre auteur à négliger les informations que pouvaient lui fournir les textes gréco-latins. Le détour en valait la peine car il y aurait trouvé des indications précieuses sur les origines mythiques du nazisme et, dans une certaine mesure, du communisme. Ainsi, le géographe latin Solin, dans son *Polyhistor* composé vers l'an 230

de notre ère, présente l'île de Thulé comme une oasis où se serait conservée la civilisation de l'Age d'Or :

Les Orcades sont séparées de Thulé par cinq jours et cinq nuits de navigation. Mais Thulé bénéficie d'abondantes et longues récoltes de fruits. [...] Ils [les habitants] mettent en réserve les fruits des arbres en prévision de l'hiver ; les femmes sont en commun, aucun d'eux n'ayant d'union stable.²

Trois siècles plus tôt (vers 50 avant J.C.), l'historien Diodore de Sicile signalait de son côté l'existence d'une « Ile du Soleil » où l'on pratiquait l'eugénisme et l'euthanasie, et qui présente des analogies étroites avec *La République* de Platon et *La Cité du Soleil* de Campanella (nous y reviendrons) :

Les emplois sont partagés ; les uns vont à la chasse, les autres se livrent à quelques métiers mécaniques ; d'autres s'occupent d'autres travaux utiles ; enfin, à l'exception des vieillards, ils exercent tous, alternativement et pendant un certain temps, les fonctions publiques. [...] La manière de vivre des habitants est soumise à des règles fixes, on ne sert pas tous les jours le même repas. [...]

Une loi sévère condamne à mourir tous ceux qui sont contrefaits ou estropiés. [...] Lorsque les habitants sont arrivés à l'âge indiqué, ils se donnent volontairement la mort par un procédé particulier. [...] Le mariage n'est point en usage parmi eux ; les femmes et les enfants sont entretenus et élevés à frais communs et avec une égale affection.

1 — Julien RIES, *Pensée religieuse indo-européenne et religion des Germains et des Scandinaves*, Louvain, 1980, p. 75-76.

2 — SOLIN, *Polyhistor*, Append. 17, in Holder, *Alteltischer Sprachschatz*, t. II, article Thulé.

Les enfants encore à la mamelle sont souvent changés de nourrices, afin que les mères ne reconnaissent pas ceux qui leur appartiennent. Comme il ne peut y avoir ni jalousie ni ambition, les habitants vivent entre eux dans la plus parfaite harmonie. [...]

Dans les fêtes et les grandes solennités, ils récitent et chantent des hymnes et des louanges en l'honneur des dieux, et particulièrement en l'honneur du Soleil auquel ils ont consacré leurs îles et leurs personnes. ¹

Faute d'avoir poussé cette porte entrebâillée, l'historien s'est arrêté en chemin dans sa quête des origines. On ne saurait trop le déplorer.

Sur le plan idéologique également, des réserves s'imposent. Nicholas Goodrick-Clarke n'est pas de ceux qui considèrent le communisme comme « intrinsèquement pervers ». Pour lui, le mal absolu est le nazisme. Quant au communisme, il se contente d'en dénoncer les excès. Logique avec lui-même, il ne condamne pas non plus en bloc les sociétés secrètes et fait explicitement la différence entre les « mauvaises » (les loges pangermanistes) et les autres, celles de la franc-maçonnerie officielle, qu'il considère avec une certaine sympathie parfois mêlée d'agacement. Aussi ne souffle-t-il mot de leur rôle déterminant dans le déclenchement de la révolution russe. C'est là un réflexe typique d'intellectuel de gauche.

Ces réserves faites, la démonstration est imparable. Devant le témoignage des textes, on ne peut que s'incliner et admettre les conclusions de l'auteur. Ramenées à l'essentiel, elles tiennent dans les deux points suivants :

1. – L'idéologie nazie est bel et bien la transposition sur le plan politique de la doctrine de sociétés secrètes qui s'inspiraient de la franc-maçonnerie et de la Kabbale ;

2. – Contrairement à ce qu'affirmaient certains historiens amateurs, bien loin d'être contrôlé par les loges nationalistes qui avaient facilité son ascension, Hitler a pris grand soin de les neutraliser dans un premier temps, de les dissoudre ensuite.

Conclusion

Le livre de Nicholas Goodrick-Clarke va à l'encontre des idées reçues et ouvre des perspectives passionnantes à la recherche historique. A elle désormais de déterminer la nature du lien qui existe entre la Kabbale et le type de société totalitaire que communisme et nazisme s'efforcèrent, chacun à leur manière, de réaliser. Un point de départ éclairant pourrait être l'œuvre entière de Campanella (1568-1639) et plus spécialement sa *Cité du Soleil* (1623). Le moine hérétique y trace les plans d'une société collectiviste conquérante, totalitaire et reposant sur l'eugénisme. Les origines de sa pensée sont révélatrices :

¹ — DIODORE DE SICILE, Bibliothèque historique, traduite par F. Hofer, 2^e éd., Paris, 1865, tome I, livre II, p. 179-182, passim.

C'est peut-être à Nicastro – écrit Léon Blanchet ¹ – et certainement à Cosenza que Campanella lia connaissance avec l'astrologue [...] Abraham, devin, spirite et nécromancien, grand ennemi de la scolastique et dont l'influence sur la destinée de notre auteur fut sans doute décisive.

On voit d'où vient la devise que devait choisir plus tard ce précurseur de Marx : « *Propter Sion non tacebo* » (A cause de Sion, je ne me tairai pas). De Campanella, il faudrait ensuite remonter aux origines

¹ — Léon BLANCHET, *Campanella*, thèse de doctorat, Paris, 1919, p. 21.

gnostiques et néo-platoniciennes de la tradition secrète juive. Peut-être comprendrait-on alors comment le thème de l'Utopie communiste a pu passer de l'héritage gréco-latin dans la pensée kabbalistique.

Jean-Claude Lozac'hmeur

Nicholas GOODRICK-CLARKE, *Les racines occultes du Nazisme*, éditions Pardès, 1989, 343 p. (*The Occult Roots of Nazism, Secret aryan cults and their influence on nazi ideology*, New York University Press, 1992, 293 p.)



☞ *Katyn, crime et mensonge soviétiques*

L'AUTEUR, enseignant à Rome, présente une nouvelle édition de son enquête sur Katyn, actualisée, augmentée d'un chapitre et accompagnée d'une annexe de vingt-cinq documents exhumés des archives soviétiques.

Les faits

Le 13 avril 1943, deux ans à peine après la rupture entre l'Allemagne nazie et la Russie soviétique, les Allemands annoncent la découverte d'un charnier dans une forêt de Biélorussie contenant près de 4100 cadavres d'officiers polonais assassinés d'une balle dans la nuque. Les

Allemands présentent ces malheureux comme les victimes des communistes. Les soviétiques, eux, rejettent la responsabilité du crime sur les nazis.

Dans un chapitre intitulé *La recherche des responsables*, Victor Zaslavsky montre comment les soviétiques ont réussi à dissimuler leur crime. L'enquête d'une Commission internationale (avril 1943) et celle d'une commission technique de la Croix-Rouge (avril 1943) ont conclu rapidement à la responsabilité des soviétiques, en raison de la datation du crime : printemps 1940. Les communistes créent, à leur tour, une commission « composée exclusivement de soviétiques » qui se rend sur les lieux le 15 janvier 1944. Mal-

gré les contradictions du rapport, la conclusion est sans appel : « les balles avec lesquelles les polonais furent exécutés étaient de fabrication allemande ». Les responsables du crime sont donc les Allemands. Zaslavsky étudie aussi la manœuvre des dirigeants de Moscou pour légitimer leur version des faits lors du procès de Nuremberg. Tout le machiavélisme des communistes s'y déploie : falsifications, subornation et assassinat. Un certain Nikolai Zoria qui ne voulait pas participer au mensonge d'État est retrouvé mort dans sa chambre, deux jours après la mise en scène judiciaire. Au terme des auditions, le tribunal préféra ne pas se prononcer, faute de preuve.

Aujourd'hui, écrit Victor Zaslavsky, « grâce aux archives soviétiques les plus secrètes, on connaît les noms aussi bien de ceux qui ont ordonné l'exécution que de ceux qui ont matériellement exécuté l'ordre » (p. 46).

Un des chapitres les plus intéressants du livre (chapitre III : *Les documents qui ne devaient pas exister*) examine le processus de découverte des archives soviétiques sur Katyn. Ces archives, qui n'existaient officiellement pas et qui furent retrouvées par hasard dans les années 1980, répondent aux questions du pourquoi, du quand et du comment.

Pourquoi ?

Pourquoi tous ces prisonniers polonais aux mains des soviétiques au printemps 1940, et pourquoi les avoir assassinés ? Zaslavsky accuse le pacte d'alliance entre Hitler et

Staline, plus connu sous le nom de pacte germano-soviétique Ribbentrop/Molotov du 23 août 1939. Ce pacte contenait deux clauses secrètes :

- la division de l'Europe en deux sphères d'influence allemande et soviétique.
- le partage de la Pologne entre nazis et communistes.

La deuxième guerre mondiale commença lorsque Hitler eut la certitude qu'il avait les mains libres à l'est. Il envahit donc la Pologne à l'ouest (1^{er} septembre 1939) et Staline fit de même quinze jours plus tard par l'est. Pris entre ces deux forces destructrices, les prisonniers polonais furent bientôt nombreux et les prisons surpeuplées. Au surpeuplement des prisons, s'est ajouté le soupçon. Les officiers ont vite été suspectés « de continuer l'activité contre-révolutionnaire, menant des agitations antisoviétiques » (p. 63, extrait du document officiel n°11 en annexe). Zaslavsky ajoute : « Les dirigeants soviétiques étaient déterminés à éliminer ces membres de la nation [...] représentants d'une intelligentsia polonaise, détestée par tous les régimes totalitaires qui la considéraient comme un vivier potentiel de chefs de la résistance. »

Il fallait éliminer les élites.

Quand ?

Les soviétiques prirent la décision de se débarrasser de ces milliers de prisonniers (en tout vingt-trois mille seront exécutés !) en février 1940. Zaslavsky fait connaître la note cynique de Béria, commissaire du peuple aux affaires intérieures de

l'URSS, qui propose à Staline, le 5 mars 1940, « d'appliquer le châtiement suprême : la peine de mort par fusillade, sans acte d'accusation ». Staline et le Politburo approuvèrent sans sourciller la solution.

Comment ?

Transportés par trains spéciaux dans une zone forestière, placés les mains liées derrière le dos devant de larges fosses, les officiers polonais furent tués – pour la plupart – d'un seul projectile dans la nuque. « Il ne fut que très rarement nécessaire d'utiliser deux projectiles » précise Zaslavsky, tellement les soviétiques possédaient un nombre important « d'exécuteurs de sentences », professionnels du crime, spécialement entraînés à ce genre de besogne. L'auteur appelle cela « le nettoyage de classe » (p. 77).

En plus des assassinats de masse, beaucoup de prisonniers furent déportés. « En l'espace de vingt mois à peine [...] plus de 400 000 personnes furent emprisonnées, déportées, exécutées ». Ces malheureux par-

taient pour les régions de la Sibérie ou du Kazakhtan et mouraient rapidement (froid, faim, épidémies, hostilité des populations locales...). Au total, en moins de deux ans d'occupation soviétique en Pologne orientale, près de 430 000 polonais périrent sous le joug communiste.

Le dernier chapitre (*Le mensonge soviétique et la complicité occidentale*), qui n'est pas sans rappeler *l'Erreur de l'Occident* de Soljénitsine, dénonce la façon dont les gouvernements occidentaux se sont rendus complices du silence imposé sur ces crimes par les véritables responsables de Katyn.

Si l'on fait abstraction de quelques lignes qui sacrifient aux sacro-saints « droits de l'homme », la lecture de ce livre s'avère particulièrement instructive pour connaître les œuvres de ce système « intrinsèquement pervers » qu'est le communisme.

Michel Defaye

Victor ZASLAVSKY, *Le Massacre de Katyn, crime et mensonge*, Paris, Perrin, coll. Tempus, 2007, 202 p., 7,5 €



☞ *Le Temps des compromis, mai-décembre 1940*

NÉ AU HAVRE le 23 février 1935, Philippe Prévost a fait des études de droit à Paris avant d'entreprendre un cursus d'histoire en 1982, cursus couronné par une thèse soutenue en 1994 sur « Les relations franco-canadiennes de 1918

à 1944 ». Depuis, il s'est intéressé à des sujets multiples et variés, mais surtout aux droites en France, au Ralliement, à la condamnation de l'Action française ainsi qu'au rôle de la France dans la tragédie palestinienne. Son dernier livre, *Le*

Temps des compromis mai-décembre 1940, présente un coup d'œil rapide, mais nouveau, sur un épisode que l'historiographie officielle n'a pas revisité depuis l'Épuration.

Philippe Prévost s'intéresse donc à l'armistice conclu le 22 juin 1940 par le maréchal Pétain, ainsi qu'à sa rencontre avec Adolf Hitler le 24 octobre suivant. L'épisode a déjà fait couler beaucoup d'encre, mais journalistes, écrivains et historiens défendent tous la même thèse : ils opposent à une France lâche et veule une Angleterre unie derrière son premier ministre déterminé à vaincre ou à mourir.

La réalité est cependant bien différente. S'appuyant sur des documents inédits issus des archives diplomatiques françaises et anglaises, l'auteur prouve qu'une partie du gouvernement britannique était prête à signer la paix avec l'Allemagne, et qu'il y eut même des tentatives de négociation durant de longs mois. Voilà qui jette une lumière nouvelle sur la fameuse entrevue de Montoire entre Pétain et Hitler, de même que sur la politique britannique. Philippe Prévost rappelle qu'en face du camp des adversaires farouches du Reich, en France comme au Royaume-Uni, il y avait des partisans de l'*apaisement* ; ceux-ci tenaient le haut du pavé dans les premiers mois de la guerre, menant séparément des négociations en vue d'une paix de compromis. Ces négociations expliquent, par exemple, la

surprenante décision allemande d'arrêter l'avancée des Panzers à quelques kilomètres de Dunkerque. Comme le précise bien François-Georges Dreyfus dans sa préface, les partisans de l'opposition à Hitler n'ont pris réellement de l'importance qu'après le 15 mars 1939, quand le Reich mit la main sur la Tchécoslovaquie.

Le véritable intérêt du livre de Philippe Prévost est de montrer les incessantes négociations que Français et Britanniques ont mené en secret jusqu'à la fin de 1940 avec les Allemands ou les Italiens, généralement chacun de leur côté. Ainsi, opposés à Churchill, lord Halifax (secrétaire au Foreign Office) et son adjoint Butler ne cessent de pousser dans le sens d'une paix de compromis jusqu'en octobre 1940. L'auteur considère finalement la poignée de main entre le Maréchal et le Führer comme un acte de grande politique et comme une réponse de la France aux menées britanniques auprès de Berlin, dont la France aurait dû supporter les conséquences.

Philippe de Longsault

Philippe PRÉVOST, *Le Temps des compromis Mai-décembre 1940*, préface de François-Georges Dreyfus, Paris, C.E.C., 210 pages, 15 €. (Pour commander : Centre d'Études Contemporaines, BP n°45-07, 75325 Paris Cedex 07.)



☞ *Syrie 1941, La guerre occultée*

AU PRYTANÉE militaire de La Flèche, replié à Valence après la débâcle de juin 1940, nous vîmes arriver à la rentrée de 1941 (1^{er} octobre) quelques sous-officiers de l'Armée du Levant. Celle-ci avait été dissoute à l'issue de la guerre qui l'avait opposée fin juin, fin juillet 1941 aux Anglo-Australiens et aux gaullistes qui avaient reçu mission de s'emparer de la Syrie et du Liban alors sous mandat de l'État français dont le chef était le maréchal Pétain. Les sous-officiers ne portaient pas les Australiens et encore moins les gaullistes dans leur cœur, en raison des traitements qu'ils avaient subis après plus d'un mois de durs combats ! Cependant, ils gardaient un esprit de revanche contre l'Allemagne : les chants qu'ils nous apprenaient ne laissaient aucun doute là-dessus.

Une récente conversation avec un colonel à la retraite âgé d'environ soixante-dix ans m'a fait découvrir qu'il ignorait cet épisode de notre passé. Il était donc nécessaire qu'un historien s'y plongeât pour dévoiler à ceux qui l'ignorent cette « guerre occultée », ce drame à l'intérieur du drame de la défaite, où, comme trop souvent, les ambitions et les erreurs de jugement politiques ont causé un énorme gâchis d'un potentiel matériel et humain qui a manqué quelques années plus tard face à l'Allemagne. Mais, plus grave encore, les ressentiments et la haine franco-française si violemment exprimés au Levant en 1941 ont installé dans l'armée, notamment en Afrique du nord à partir de 1943 et, au-delà,

dans tout le pays à partir de 1944, un climat de guerre civile à l'opposé des souhaits de réconciliation d'une majorité de Français, plus tournés vers les urgences de reconstruction matérielle et morale de la France que vers les nécessités d'une justice vengeresse.

Henry de Wailly, auteur de *Syrie 1941, la guerre occultée, vichystes contre gaullistes*, ne va pas jusque-là ; il se cantonne strictement à la guerre du Levant de l'été 1941, mais il ne peut pas échapper que ce conflit s'inscrit dans une tragédie qui, commencée avec l'Armistice et l'« Appel du 18 juin » 1940, s'est poursuivie avec l'épuration et ne trouvera son terme qu'à la disparition de ses derniers acteurs tant les incompréhensions et les ressentiments se sont incrustés dans les cœurs.

Enseignant assistant à l'École militaire de Saint-Cyr-Coëtquidan, l'auteur s'est signalé par ses travaux d'histoire contemporaine. Mettant en perspective des éléments souvent ignorés et soulignant des aspects nouveaux, notamment l'effet de la communication militaire sur la mentalité collective, il a élargi notre vision d'une époque dramatique pour la France. Il a déjà publié chez Perrin 1941, *L'Effondrement*.

Son travail est celui d'un historien toujours à la recherche de l'objectivité dans un sujet si propre aux jugements partisans, objectivité qu'il retire d'une documentation impressionnante, qu'il est allé puiser à de nombreuses sources françaises et étrangères. Mais loin d'assommer

le lecteur par cette vaste érudition, il conduit son récit comme un véritable roman où l'on attend souvent avec anxiété les dénouements des situations impossibles dans lesquelles les politiques ont pris à la gorge les militaires n'écoulant que leur devoir et leur sens de la discipline.

Devoir ! Voilà le grand mot lâché ! Où était alors le devoir ? C'est là que la guerre du Levant, – comme plus tard celle d'Algérie –, prend des allures de tragédie cornélienne où les cœurs au début partagés se cuirasseront d'un jugement sans retour pour être fermes dans l'action.

Après un survol rapide des prémices lointaines de l'affaire, Henri de Wailly s'étend plus longuement sur les prémices immédiates du drame et en campe ainsi le décor. Puis il raconte les durs combats entre alliés d'hier et entre Français. Il termine par l'issue lamentable de ce conflit où la France a tout perdu fors l'honneur militaire, honneur ignominieusement refusé au commandant de l'Armée du Levant, le général Dentz, mort en prison des effets d'un traitement cruel pendant l'hiver 1945.

Les prémices lointaines

Depuis les croisades, la France s'est toujours impliquée au Proche-Orient. Ce fut d'abord pour y défendre l'accès au tombeau du Christ, puis pour y protéger les populations chrétiennes, les maronites du Liban tout particulièrement, face aux attaques incessantes des musulmans. Ce faisant, elle ne manqua pas de trouver sur son chemin, là comme ailleurs, l'Angleterre dont la politique

impériale s'élaborait autour de la Route des Indes et qui s'intéressait aux abords immédiats et éloignés du canal de Suez. Jouant la carte des musulmans, elle n'eut de cesse de fomenter en sous-main des menées antichrétiennes, comme, en 1860, l'attaque des Druzes et des musulmans contre les maronites qui entraîna l'intervention de la France pour les sauver du massacre.

A l'issue du premier conflit mondial, en 1918, l'Angleterre et la France reçurent confirmation du partage du Proche et Moyen-Orient conclu au Caire par les accords Sykes-Picot. A l'Angleterre l'Iraq, à la France la Syrie qui englobait alors le Liban. Ces territoires furent placés sous mandat des deux puissances au traité de Versailles en 1919.

Mais l'Angleterre gardait toujours un œil sur le mandat français.

Les prémices immédiates

Passant rapidement sur l'entre-deux guerres en Syrie et au Liban, et notamment sur le redressement de la situation politique et militaire opéré par le général Weygand, haut-commissaire, après l'action catastrophique du général Sarrail, l'auteur en vient aux conséquences de l'Armistice (24 juin 1940). Rappelons que cet armistice reconnaissait à la France son autorité sur une partie de son territoire métropolitain et sur l'Empire (colonies et territoires sous mandat). Il gardait sa flotte à la France.

Mais, dès le 18 juin, le général De Gaulle réfugié à Londres, s'élevait contre cet armistice qu'il qualifiait de

capitulation alors qu'il avait sauvé plus qu'on ne pouvait l'espérer ; il commençait ainsi une lutte inexpiable contre le Maréchal et le gouvernement de Vichy, les traînant dans la boue sur les ondes de la B.B.C.

Wailly cite Henri Amouroux :

Le gaullisme a imposé l'idée qu'il ne fallait pas signer l'armistice et que Vichy était illégitime. C'est fabuleux ! Mais ce n'est pas sérieux.

Et Guy Raïssac :

La confusion systématique délibérément commise par les adversaires entre armistice et capitulation est une assimilation abusive [...] qui a tout le caractère d'une supercherie.

Et le général De Gaulle lui-même, qui dit le 11 décembre 1941 au général Odic venu d'Afrique du nord dans l'intention de se rallier à lui (ce qu'il ne fit d'ailleurs pas, NDR) :

N'avouez jamais que l'Armistice ne pouvait pas être évité.

Ainsi, dès l'Armistice, les Français étaient rangés par De Gaulle et sa poignée de compagnons en deux camps : celui des capitulards aux ordres de Pétain et du gouvernement de Vichy et celui des résistants sous sa houlette. Bien entendu, la grande majorité des Français ne se reconnaissait pas sous ces étiquettes. Abattus par la défaite, ils n'en restaient pas moins patriotes et, gardant l'espoir d'une résurrection de la France, ils avaient confiance dans le maréchal Pétain, regardant De Gaulle comme un perturbateur et un destructeur de l'unité nationale. Par la suite certains virent en De Gaulle le glaive de la revanche tandis que Pétain en était le bouclier, dans

l'illusion d'une entente secrète entre les deux.

Au Levant, le général Weygand, rappelé en France pour prendre le commandement de l'armée déjà en déroute, avait été remplacé par le général Mittelhauser, commandant l'armée, et M. Puaux, haut-commissaire. D'abord hésitants, les deux hommes se rangèrent aux ordres envoyés de Bordeaux par le nouveau gouvernement français, refusant ainsi de faire entrer en dissidence les 35 000 hommes de l'armée du Levant sur lesquels De Gaulle comptait pour étoffer sa maigre cohorte de « Français libres ».

Weygand, nommé ministre de la guerre, confirme cette décision ; elle reposait sur un choix crucial qui fut l'argument majeur des soldats du Levant : respecter les clauses de l'Armistice pour ne pas donner aux Allemands et aux Italiens prétexte à occuper la Syrie, le Liban et, au-delà, l'Afrique du nord où Weygand réorganisait l'armée dans l'espoir de la remettre au combat. Ce faisant, les Français protégeaient les Anglais d'Iraq et de Palestine puisque aucune troupe étrangère ne pouvait mettre le pied au Levant ni, d'ailleurs, en Afrique.

Les rapports entre les Anglais du Moyen et Proche-Orient et les Français du Levant furent d'abord confiants et courtois mais, à partir du coup de force de Mers-el-Kébir (ordonné par Churchill) et de la neutralisation de la flotte française à Alexandrie – flotte que l'Allemagne avait laissée à la France –, le climat changea. Y succédant, l'attaque de Dakar par une force anglo-gaulliste en septembre 1940, énergiquement repoussée par les troupes coloniales

et la Marine, mit définitivement fin à tout espoir de dialogue entre Vichy et les Anglais, entre Pétain et De Gaulle.

A Beyrouth, la mésentente entre M. Puaux, haut-commissaire, et le commandant supérieur des forces amena Vichy à les remplacer par un seul chef cumulant les pouvoirs civil et militaire, le général Dentz.

Celui-ci portait l'opprobre – immérité, car il en avait reçu l'ordre – d'avoir déclaré en juin 1940 Paris *ville ouverte*. Militaire avant tout, Weygand disait de lui qu'il était « un soldat loyal qui ne considérait pas la discipline comme un département de la casuistique ». Major de Saint-Cyr et de l'École de guerre, ce fils d'Alsacien émigré en 1871 était profondément patriote et anti-allemand. Ses idées étaient proches de celles du Maréchal :

Ce n'est pas seulement l'armée qui a été battue sur le champ de bataille, c'est la nation tout entière qui s'est effondrée... Elle a renié la grande loi de l'effort et du travail. C'est tout cela qu'il faut réformer.

En face, De Gaulle, qui, selon Raymond Aron, « semble vouloir faire davantage la guerre à Vichy qu'à Berlin », a nommé le général d'armée Catroux – qui n'a pas dédaigné de se mettre au garde-à-vous devant un général de brigade à titre temporaire –, haut-commissaire de la France libre au Levant. Celui-ci s'installe chez les Anglais, d'abord au Caire puis en Palestine. Plus diplomate que militaire, il se montrera pourtant d'un sectarisme tranchant envers les vichystes.

Pendant, après les orages de l'été, le climat entre les Français du

Levant et les alliés d'hier s'est un peu amélioré, au grand mécontentement des Italiens et des Allemands qui voient les Anglais laisser passer des approvisionnements vers la Syrie et le Liban. De Gaulle aussi s'élève contre ce relâchement du blocus (concrétisé en avril 1941 par un accord entre Beyrouth et Le Caire).

Pendant, revenons un peu en arrière, au 24 octobre 1940 où se passe un événement qui sera très controversé : l'entrevue de Pétain et Hitler à Montoire. Pétain y prononça le mot « collaboration » mais sans que son contenu fût défini, et, très vite, devant leurs espoirs déçus, les Allemands resserrèrent leur étau, accroissant leurs exigences. Au Levant, tandis que les relations entre Dentz et le représentant britannique restaient bonnes, il en allait autrement avec le représentant allemand.

Le feu aux poudres : la faute de Darlan

Dans la nuit du 3 au 4 avril 1941, Rachid Ali, un opposant iraquien aux occupants anglais, déclenche à Bagdad une rébellion contre le gouvernement iraquien, le chasse et obtient initialement quelques succès. Il fait appel à l'Allemagne qui promet de le soutenir. Les Anglais, en difficulté, font venir des troupes des Indes et commencent à rétablir la situation tandis que Rachid Ali lance un appel désespéré à l'Allemagne. Celle-ci promet un appui aérien, mais pour le mettre en œuvre, il faut disposer d'escadres en Syrie et donc obtenir l'accord de la France contrairement aux conventions d'armistice.

Voilà donc l'Allemagne en position de demandeur alors qu'elle resserre son étau sur la France. L'amiral Darlan, chef du gouvernement, se croit bon diplomate et veut profiter de la situation pour obtenir de l'Allemagne un certain adoucissement de ses exigences. Hitler promet. Darlan lui accorde des escales en Syrie le 6 mai 1941 sans en référer au Maréchal. Des ordres sont donnés à Dentz. Il obéit la mort dans l'âme, espérant que son sacrifice trouvera sa justification dans l'intérêt supérieur de la patrie.

Bien entendu, aucune des promesses allemandes ne sera tenue. L'erreur de Darlan est dramatique. Elle est une cause majeure de la guerre qui surgira bientôt.

La présence de l'Allemagne en Syrie, c'est pour les Anglais une menace sur le canal de Suez s'ajoutant à celle de Rommel à l'Ouest. Churchill décide le 20 mai, contre l'avis de ses généraux sur place, de distraire des troupes d'Égypte pour intervenir au Levant. De Gaulle, enthousiaste, arrivant au Caire le 25 mai, accepte d'aller à la guerre franco-française, malgré la promesse qu'il avait faite à Churchill le 7 août 1940 de ne pas engager les Français libres contre d'autres Français.

Au-delà de l'enjeu militaire, Churchill a vu dans l'action de ses forces au Levant le moyen d'y mettre le pied et, à terme, d'en chasser les Français, ce qui se fera en 1945.

Darlan, par sa faute, s'apprête à faire perdre la France sur tous les tableaux. De Gaulle, en engageant des Français contre des Français creuse encore davantage le fossé qui sépare une France de l'autre. Et Churchill n'hésite pas à pousser le

pion anglais au prix d'une guerre fratricide.

La guerre

Le 8 juin 1941, les troupes anglo-australienne (à majorité australienne) franchissent la frontière syro-libanaise à partir de la Palestine. Il leur avait été dit que les Français ne leur feraient qu'un baroud d'honneur et qu'ils auraient affaire à des Allemands (le dernier Allemand avait quitté la Syrie le 3 juin). En fait, ils tombèrent sur une résistance frontale des Français décidés à défendre le territoire contre toute agression comme le stipulaient les conventions d'armistice. L'illusion était totale.

Les Français libres, écrit le général Yves Gras, historien,

espéraient que leur entrée en Syrie serait pour l'armée du Levant l'occasion de reprendre la guerre avec eux et qu'elle donnerait lieu, au pire, à un baroud d'honneur

et M. Pierre Messmer, alors officier de Légion gaulliste, dut avouer :

Nous nous sommes trompés.

Une formidable campagne d'intoxication – les médias, déjà – fut menée par la presse anglaise pour faire croire que la Syrie était occupée par d'importantes forces allemandes. Lorsque les Australiens se rendirent compte qu'ils avaient affaire à des Français, ils manifestèrent leur écoeurement.

A l'ouest, les troupes australiennes progressèrent le long de la côte libanaise, appuyées par la puissante artillerie navale de Sa Majesté qui inflige de lourdes pertes aux Fran-

çais dont les deux seuls navires réussirent tout de même à couler trois destroyers anglais.

Au centre et à l'est, hors de portée de l'artillerie navale, les défenseurs tinrent mieux. C'est dans cette zone qu'eurent lieu les premiers affrontements franco-français contre les 5 000 hommes de la Division française libre.

Le 16 juin, le général Keine qui commandait les blindés de Dentz monta une belle contre-offensive qui prit à revers les Australiens et les Français libres et où se distingua le lieutenant-colonel Le Couteux de Caumont qui, l'année précédente, avait commandé les automitrailleuses de la division cuirassée du colonel De Gaulle, lors de sa contre-attaque de Montcornet. Tombé à la tête de ses Marocains, le capitaine Perdrix, du côté de Dentz, était l'ami intime de son camarade de promotion de Saint-Cyr Amilakvari, gaulliste. Le capitaine de la Chauvelais tombe frappé d'une balle dans une charge à la Murat contre les Australiens ; ses hommes continuent la charge jusqu'à leur objectif.

Du côté de Dams, les légionnaires d'Amilakvari se heurtent brusquement à ceux de Dentz du 3^e bataillon du 6^e régiment étranger d'infanterie. Un légionnaire gaulliste s'effondre ; en face il y a un blessé. Le commandant Amilakvari fait sonner au clairon le « boudin », refrain de la Légion. En face, même sonnerie : la Légion ne tire pas sur la Légion et Amilakvari n'attaque pas.

Actes héroïques, gestes chevaleresques de part et d'autre, le meilleur de l'armée française se fait une guerre civile.

Devant l'âpreté de la résistance française et les pertes subies, les anglo-australiens marquent une pause pour faire venir des renforts puissants, et la bataille reprend entre forces inégales.

Dentz, qui sent qu'il ne pourra pas gagner, demande le cessez-le-feu mais les combats continuent, acharnés, notamment à Palmyre où la Légion écrit des pages héroïques de son histoire, face aux Australiens, le 25 juin. Les 7 et 8 juillet, la Légion encore et les tirailleurs algériens se sacrifient devant Beyrouth.

Enfin, le cessez-le-feu est sonné le 12 juillet à minuit. La guerre aura duré trente-quatre jours.

Le gâchis

Les pourparlers entre belligérants se déroulent à Saint-Jean-d'Acre. Du côté des Anglais, le général Wilson, du côté de Dentz, le général de Verdilhac, du côté gaulliste, le général Catroux – Verdilhac et Catroux se faisant face et s'étant connus avant la guerre. Catroux voudrait enrôler les 30 000 hommes de Dentz dans les F.F.L. (Forces françaises libres) sans, dit-il, exercer aucune pression. Mais quand Verdilhac demande les modalités pratiques de cette démarche, Catroux répond qu'il reste juge des moyens. Alors Verdilhac explose, se lève et va contre Catroux devant les Anglais stupéfaits. Finalement, le général Wilson fait admettre qu'il n'y aura aucun contact direct entre gaullistes et vichystes.

En fait, très peu de vichystes passeront en face, le plus gros contingent des transfuges venant de la Légion, au tout dernier moment. Les

espoirs de De Gaulle ont été cruellement déçus.

L'auteur consacre de nombreuses pages au bilan de cette triste affaire et aux jugements portés sur elle.

Du côté des anglo-australiens, 5 000 tués. Du côté français (Vichy) 2 500 tués ; français (gaullistes) 156 tués. Proportionnellement, c'est l'aviation côté Vichy qui a eu le plus de pertes.

Les pertes matérielles sont aussi considérables : 200 avions français et anglais, trois destroyers anglais, un sous-marin et un torpilleur français. Pour les armées de terre les chiffres sont impressionnants.

Hommes et matériels auront manqué contre les Allemands deux ans plus tard.

Cependant, comme il a déjà été dit, c'est le climat de haine suscité dans l'armée par De Gaulle, exacerbé au Levant, qui a fait le plus de mal à la France. Saint-Exupéry a dit :

... si je n'étais pas gaulliste, c'est que leur politique de haine n'était pas pour moi la vérité

et, plus loin :

Nous ne sommes pas sortis de France [Saint-Exupéry était parti aux États-Unis, NDR] pour nous battre avec des Français. Jamais je ne pourrai devenir gaulliste.

Et un journal australien :

Un sentiment de malentendu, d'irréalité et de gâchis a imprégné l'ensemble de la campagne.

Gâchis, voilà le mot qui résume tout.

On comprend que les historiens n'aient pas eu le goût de s'atteler à ce sujet. Aussi faut-il être reconnaissant à Henri de Wailly de l'avoir traité avec honnêteté et un tel talent, dût *l'historiquement correct* y laisser de nombreuses plumes.

G^{al} Jean Quélenec

Henri DE WAILLY, *Syrie 1941 – La Guerre occultée, Vichystes contre Gaullistes*, éd. Perrin, 2006, 504 p., 24,80 €.



LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !